

Roman

Débats sur le roman aujourd'hui

Alain Absire / Jacques Bens / Michel Chaillou

G.-O. Châteaureynaud / François Coupry / Claude Delarue

Alain Demouzon / Jean-Pierre Enard / Jean-Joseph Goux

Serge Koster / Pierre-Robert Leclercq / Jean-Luc Moreau

Alain Nadaud / Rafael Pividal / Catherine Rihoit

François Rivière / Alexis Salatko / Jacques Teboul

Frédéric Tristan / Jean-Didier Wagneur

8.

Numéro spécial

Roman

8. Débats sur le roman aujourd'hui

RÉDACTEUR EN CHEF : *François Coupry.*

COMITÉ DE RÉDACTION : *François Coupry, Claude Delarue,
Jean-Pierre Enard, Erik Orsenna,
Rafael Pividal, Catherine Rihoit.*

RÉDACTION, ADMINISTRATION

Presses de la Renaissance
198, boulevard Saint-Germain, 75007 Paris. Tél. 548.59.82.
Directeur de la publication : *Fabienne Delmote.*

REVUE TRIMESTRIELLE

Le numéro : 50 F.

Abonnement à quatre numéros :

France 170 F

Etranger 195 F

(Par avion, nous consulter.)

Les règlements sont à adresser au siège de la Revue, Presses de la Renaissance, 198, boulevard Saint-Germain, 75007 Paris, par virement postal CCP 30452-51 W La Source, ou par chèque bancaire.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Les manuscrits non insérés ne sont pas retournés. La Revue n'est pas responsable des manuscrits ou des ouvrages qui lui sont adressés.

Commission paritaire en cours de réattribution.

Sommaire

DÉBATS SUR LE ROMAN AUJOURD'HUI*

Le roman réengagé, 7.

Alain Absire, G.-O. Châteaureynaud, François Coupry, Claude Delarue, Jean-Pierre Enard, Jean-Joseph Goux, Jean-Luc Moreau, Alain Nadaud, Rafael Pividal, Alexis Salatko, Jean-Didier Wagneur.

La science se fait fiction et la fiction science, 31.

Alain Absire, G.-O. Châteaureynaud, François Coupry, Claude Delarue, Jean-Pierre Enard, Jean-Joseph Goux, Pierre-Robert Leclercq, Jean-Luc Moreau, Alain Nadaud, Rafael Pividal, Catherine Rihoit, Alexis Salatko, Jean-Didier Wagneur.

« Où allez-vous chercher tout ça ? », 63.

Alain Absire, G.-O. Châteaureynaud, François Coupry, Claude Delarue, Alain Demouzon, Jean-Pierre Enard, Jean-Joseph Goux, Serge Koster, Pierre-Robert Leclercq, Jean-Luc Moreau, Alain Nadaud, Rafael Pividal, François Rivière, Alexis Salatko, Jean-Didier Wagneur.

L'identification, la représentation, 91.

Alain Absire, Jacques Bens, Michel Chaillou, G.-O. Châteaureynaud, François Coupry, Claude Delarue, Jean-Pierre Enard, Jean-Joseph Goux, Pierre-Robert Leclercq, Jean-Luc Moreau, Alain Nadaud, Rafael Pividal, Alexis Salatko, Jacques Teboul, Frédéric Tristan, Jean-Didier Wagneur.

Quelle langue ?, 127

Jacques Bens, Michel Chaillou, G.-O. Châteaureynaud, François Coupry, Claude Delarue, Jean-Pierre Enard, Jean-Joseph Goux, Serge Koster, Pierre-Robert Leclercq, Jean-Luc Moreau, Alain Nadaud, Rafael Pividal, Jean-Didier Wagneur.

Le roman peut-il encore pervertir ?

Est-il indispensable ?, 161.

Jacques Bens, G.-O. Châteaureynaud, François Coupry, Claude Delarue, Jean-Pierre Enard, Jean-Joseph Goux, Pierre-Robert Leclercq, Jean-Luc Moreau, Alain Nadaud, Rafael Pividal, François Rivière, Jean-Didier Wagneur.

** Ce colloque a eu lieu le 30 juin et le 1^{er} juillet 1984 dans les locaux de l'Association pour la création de la Maison des écrivains. Ces débats ont été enregistrés et seront diffusés par Radio-Gilda. Nous avons transcrit presque l'intégralité des propos, en respectant le plus possible le ton. Ce sont des propos spontanés, non revus ou corrigés par les auteurs.*

Samedi matin, 30 juin, vers dix heures, les écrivains convoqués arrivèrent ; rien dans leur tenue ni dans leur allure ne signalait leur appartenance à cette illustre corporation. Monsieur tout le monde en tenue d'été de grande surface ou de surplus américain. Aucune originalité vestimentaire et, disons-le, pas de figures très particulières.

En revanche les locaux « provisoires » de la Maison des écrivains, au 28, rue des Petites-Ecuries, ont un style, ils sont signés. Rien en eux n'indique qu'il s'agisse d'un lieu où se réunissent, se rencontrent des écrivains, d'ailleurs il semble que ce fût la première fois qu'un séminaire de ce genre se faisait en cet endroit. Imaginez un ancien appartement bourgeois, jadis transformé en atelier de couture et de confection et maintenant devenu bureaux. Ces transformations successives se voient, se devinent, stratification en couches géologiques, urbanistiques, avec des traces.

On remarquait plusieurs choses étonnantes. D'abord le soleil, dehors il faisait un temps admirable, ciel sans nuages, un Paris déserté par le week-end et les vacances, un Paris où ne restaient que les affiches à peine vieilles d'une semaine des élections européennes, le sourire mou de Simone Veil, celui, gras, de M. Le Pen, celui, à la fois crispé, tendre et vide, de Lionel Jospin. Affiches lacérées évidemment, mais seules présences dans ce quartier populaire qui dort le samedi et le dimanche, qui promène à peine son chien. Contraste dans la Maison des écrivains où la salle de réunion, ancienne salle à manger, ou salon, ancien comptoir, au plafond encadré de moulures en stuc, n'a pas de

fenêtres. Tous les débats se firent à la lumière livide des tubes de néon. En guise de fenêtre on trouvait un grand miroir tacheté de chiures de mouches. Cela était une sorte de symbole car souvent les discussions s'engluèrent dans les thèmes du reflet, de la copie, de l'identification. Un miroir ne réfléchit pas, le roman est une fenêtre ouverte sur le monde. Il fallait être au-delà du miroir, comme jadis Alice traversa ce mur compact du reflet.

Tout aussi étonnants étaient ces rails qui de la porte cochère ne menaient à rien. Rails désaffectés, trains lilliputiens qui jadis transportaient des stocks de tissu. Et ces verrières aussi, tous ces toits de vitres fragiles et grisâtres qui recouvrent les anciens ateliers. Il y avait de la ville morte dans ces toitures de verre, du chômage aussi. Dans la cour un immense atelier a été transformé en « salle de respiration », espace vide où des retraités, peut-être, viennent enfin apprendre à respirer. Dans la rue, non loin du 28, se trouve le complexe de danse Sylvie Vartan, complexe de tennis aussi, avec un « mur d'entraînement » où on apprend par cœur à recevoir douze balles dans la peau. En venant, j'ai croisé un rabbin...

Rafael PIVIDAL.

Samedi 30 juin 1984
10 h 30 - 12 h 30

Le roman réengagé

Participants :

Alain Absire
Georges-Olivier Châteaureynaud
François Coupry
Claude Delarue
Jean-Pierre Enard
Jean-Joseph Goux
Jean-Luc Moreau
Alain Nadaud
Rafael Pividal
Alexis Salatko
Jean-Didier Wagneur

JEAN-PIERRE ENARD : Il y a quelqu'un qui me fait beaucoup rire dans la littérature contemporaine et qui est un peu l'équivalent de Mac-Mahon dans l'Histoire : c'est Marguerite Duras. Chaque fois qu'elle ouvre la bouche, elle sort une énormité. J'en ai trouvé une, il n'y a pas longtemps. Un écrivain, une femme, rapportait qu'elle était venue voir Simone de Beauvoir et qu'elle lui avait dit : « Je veux écrire. » Simone de Beauvoir lui avait répondu : « Très bien, mais est-ce que vous avez quelque chose à dire ? » Je ne sais pas ce que le futur auteur avait répliqué mais elle était allée trouver Marguerite Duras qui avait été pliée en deux à l'idée qu'on puisse avoir quelque chose à dire et vouloir être écrivain. Parce qu'il est bien évident que, pour être écrivain, il faut surtout ne rien avoir à dire. Etre un immense vide. Le problème, c'est que cette thèse est devenue une idée dominante. Un lieu commun. On voit très bien d'où ça part : Mallarmé, Blanchot, le livre absolu... C'est un des courants de la littérature. Mais il n'y en a pas d'autre aujourd'hui. Il n'existe pas, à ma connaissance, d'écrivain qui revendique son envie de dire quelque chose. D'où cette littérature, qui constitue l'essentiel du roman français contemporain, et qui ballote on ne sait pas bien où, qui n'exprime rien, qui ne sort pas des frontières d'un milieu ou d'un quartier et qui, il faut le reconnaître, n'intéresse personne hormis ceux qui la font, leur famille, leurs collègues. C'est le triomphe du rien. D'où ce titre, un peu provocateur, de « Roman réengagé ». Je le prends dans tous les sens du mot : politique, social, ou tout simplement personnel, dans la mesure où un auteur se met totalement en cause, en danger, dans son œuvre. Cette

notion d'auteur engagé fait scandale en France. Il y a une quasi-unanimité pour la rejeter. Mais ceux-là mêmes qui, ici, prônent le désengagement, défendent une littérature engagée ailleurs : Soljénitsyne, Kundera ou Mailer qui sont, incontestablement, des écrivains engagés... Autre chose : parmi les jeunes lecteurs, il y a un retour à une littérature des années cinquante qui a été occultée — Calet, Guérin, Gadenne —, qui non seulement était une littérature engagée dans son époque mais qui dévoilait un pan de la société dont on parle peu dans la littérature française : le monde des petits, du travail, des humbles... Et le succès récent du roman d'Annie Ernaux, *La place*, me semble aussi très symptomatique de ce besoin de sortir des frontières du milieu intello germano-pratin, comme on dit. Voilà, je vous donne tout ça en vrac, comme ça m'est venu. A vous de parler...

RAFAEL PIVIDAL : Je voudrais un peu revenir sur cette notion d'engagement. Il y a plusieurs auteurs qui ont posé le problème. Flaubert, dans ses lettres, dit qu'il ne veut pas être boutiquier et ne voit, comme seul métier possible, que celui d'artiste. Cela aboutit à cette théorie de l'art pour l'art. Par ailleurs, il y a Rimbaud qui dit : « La main à charrue vaut la main à plume. » Il y a enfin Sartre qui a, en fait, posé davantage le problème du désengagement que celui de l'engagement. Car l'engagement, chez Sartre, c'est essentiellement par rapport à des institutions : la famille, se marier ou ne pas se marier, avoir des enfants ou non, je pense ici à son personnage de Matthieu dans *Les chemins de la liberté*, adhérer ou non au parti communiste. Pour les écrivains français depuis Flaubert, le problème s'est constamment posé comme ça : s'engager ou ne pas s'engager par rapport à certaines institutions. Du coup, ils ont transformé la carrière littéraire en une institution et le fait d'écrire devient une sorte de métier aussi confortable que celui de notaire avec quelques colorations pseudo-politiques ou pseudo-sociales. Tu as ajouté que s'engager, ce serait aller vers les petits et les pauvres. C'est une tradition française aussi. A la fin du XIX^e siècle, les romanciers naturalistes prétendaient décrire le peuple en mettant en scène des domestiques ou des bonnes. Comme Mirbeau ou Zola. Bien entendu, ils ne parlaient pas du peuple. A mon avis, ce n'est

pas un véritable engagement. Je crois qu'il y a un vrai problème. D'abord, qu'est-ce que ça veut dire d'être engagé en tant qu'écrivain ? Tu as laissé soupçonner que la France était un pays en dehors de tous les tourbillons et que l'écrivain n'avait presque rien à dire parce qu'il ne se passe rien en France. Il n'y a plus de guerre, il n'y a plus de parti communiste, il n'y a plus de mariages, il n'y a plus d'enfants... Moi, j'ai l'impression d'être engagé par le seul fait d'écrire. Mais le problème qui se pose à moi, c'est où parler ? Comment parler ? A qui ?

JEAN-PIERRE ENARD : Ce sont des questions fondamentales mais qui ont été évacuées avec l'idée que le livre est un objet clos sur lui-même et que le discours engendre un discours qui..., etc. Ça me paraît déconnecté du réel. Or, la littérature, c'est un moyen de prendre position ou de se positionner soi-même par rapport à l'univers, que ce soit un microcosme ou le monde entier.

RAFAEL PIVIDAL : Je vais te répondre par un paradoxe : les gens qui ont la possibilité d'écrire et qui n'écrivent pas sont peut-être plus engagés que ceux qui écrivent. L'écriture apparaît un peu comme un alibi. Même ceux qui ont eu des expériences, qui ont fait la Résistance... Walesa, c'est pas un écrivain, mais peut-être qu'il en fait plus que des écrivains.

JEAN-PIERRE ENARD : Tu confonds témoignage et littérature.

RAFAEL PIVIDAL : Ce que je veux dire, c'est que ce ne sont pas ceux qui écrivent qui devraient écrire.

FRANÇOIS COUPRY : Je voudrais revenir sur la phrase de Duras. Je partage ta critique sur cette position. Mais c'est peut-être plus compliqué que ça. J'ai l'impression — du moins, c'est mon expérience personnelle — que, quand un adolescent ou un enfant a envie d'écrire, il a envie de dire mais il ne sait pas trop ce qu'il veut dire. Il n'a pas réellement de sujet. C'est petit à petit qu'il trouve quoi dire. Il se bâtit un univers. Il y a peut-être deux sortes de livres. Ceux qui prennent la littérature pour leur propre sujet. Et d'autres, qu'on pourrait appeler engagés, qui se posent d'autres questions que celles seulement du roman, c'est-à-dire la vie, la psychologie, les rapports entre les humains...

CLAUDE DELARUE : Je ne suis pas d'accord. L'adolescent qui veut écrire sait tout à fait ce qu'il veut écrire. Il parle de ses

malaises existentiels, étant donné qu'il occupe dans le monde une place encore prépondérante parce qu'il s'imagine qu'il est quelqu'un d'unique et d'exceptionnel. Il a, à mon avis, plus de choses à dire que nous n'en avons, nous. Nous possédons peut-être la technique, nous avons réfléchi à des tas de sujets mais ça a plus ou moins amoindri nos capacités créatrices. Je n'ai pas l'impression qu'on ait plus de choses à dire ensuite qu'à vingt ans.

FRANÇOIS COUPRY : Au départ, on n'a pas grand-chose à dire mais on a envie de dire. Et c'est cette envie de dire qui nous fait trouver quoi dire.

CLAUDE DELARUE : Maintenant, je voudrais demander à Enard ce qu'il entend vraiment par engagement. Parce que, moi, je ne comprends pas très bien.

JEAN-PIERRE ENARD : Moi non plus... (*Rires.*) C'est bien là le problème. L'engagement, je l'ai dit au début, ça a tous les sens. C'est d'abord l'œuvre de combat. Je ne vois pas pourquoi aujourd'hui — même s'il ne se passe pas des choses bien excitantes autour de nous — on s'interdirait de faire des œuvres engagées au sens le plus strict, le plus sartrien du terme. Autrement dit, des œuvres de démonstration. Il y a une espèce d'opprobre jetée là-dessus. Il est convenu que les œuvres engagées sont toutes mauvaises. C'est un vieux débat entre la gauche et la droite. Et c'est d'ailleurs une idée de droite traditionnelle de refuser l'engagement puisque ce mot renvoie à Brecht, Sartre, Zola mais jamais à Chardonne, Morand ou Nimier qui sont tout autant engagés. Le dernier livre de Jacques Perret, *Le jardin des plantes*, est salué unanimement par la presse, de *Libération* au *Figaro*, comme un ouvrage délicieux... Mais, dès les premières pages, l'auteur déclare qu'il ne supporte pas de voir des Arabes défigurer sa promenade préférée, il fait l'éloge de l'intégrisme et regrette le bon temps des colonies. Mais ça, ça ne passe pas pour engagé... On ne cite jamais Céline ou Marcel Aymé comme écrivains engagés. C'est tout de même curieux !

RAFAEL PIVIDAL : Alphonse Daudet, dans les *Contes du lundi*, compare les communards à des nègres, et ensuite à des singes. C'est quand même de la lecture pour enfants, c'est ce qu'on dicte en classe... Mais je voudrais revenir en arrière, en

faisant un détour. Si on prend les trois ordres traditionnels de l'Ancien Régime : les nobles, le clergé et les paysans, qui, d'après Dumézil, seraient les fondements de la société occidentale, je crois que l'écrivain est en porte-à-faux par rapport à tout cela. Il est clerc, parce qu'il écrit..., il est guerrier, parce qu'il essaie d'utiliser sa plume comme un sabre..., et il est aussi paysan parce qu'il gagne de l'argent avec ses livres. Il est un point de jonction des trois ordres. Et c'est ce qui lui pose problème. Souvent, il répond par une mascarade. Malraux ou Hemingway, quand ils jouent aux guerriers, sont ridicules. De même, entre les deux guerres, tous ces écrivains qui se sont jetés d'un côté ou de l'autre, soit pour le fascisme, soit pour le bolchevisme, il y a quelque chose d'assez comique avec un côté publicitaire aussi.

JEAN-PIERRE ENARD : Tout dépend de ce que tu choisis. Aujourd'hui il y a des causes suffisamment vastes et floues pour permettre un engagement flatteur. Les droits de l'homme, personne ne peut être contre...

RAFAEL PIVIDAL : C'est comme Brigitte Bardot qui défend les animaux !

JEAN-PIERRE ENARD : Effectivement... Tu peux militer sans risque pour les droits de l'homme, tout le monde t'applaudira. Et ce n'est pas très dangereux : il suffit de porter une pétition à l'ambassade du Chili ou d'URSS.

RAFAEL PIVIDAL : Et tu as ton nom dans les journaux ! Mais l'ambiguïté vient du statut particulier de l'écrivain. Les autres n'ont pas ces problèmes. Ils sont ou paysans, comme les bureaucrates, ou curés, comme les journalistes, ou guerriers, comme les flics... Nous, on veut transformer notre plume en épée, mais la plupart du temps, c'est une épée très molle, qui ne fait de mal à personne...

JEAN-JOSEPH GOUX : Il faut distinguer entre l'écrivain engagé et la littérature engagée. On peut très bien imaginer un écrivain qui ne produise pas du tout de littérature engagée mais qui en tant qu'homme prenne parti dans un combat politique et soit reconnu comme ayant une position claire dans ce champ politique.

JEAN-PIERRE ENARD : C'était tout le Nouveau Roman...

JEAN-JOSEPH GOUX : En effet, le Nouveau Roman se présentait

comme une littérature pure mais certains de ses écrivains étaient connus pour leur engagement. Par ailleurs, Flaubert peut être considéré comme un écrivain qui n'est pas engagé comme homme mais dont l'œuvre peut apparaître comme très ancrée dans le social ou dans la vie politique et présenter une image de la société qui a malgré tout quelque chose d'engagé. Il me semble que c'est Gide qui a lancé la notion d'engagement...

JEAN-PIERRE ENARD : La chose date de toujours !

JEAN-JOSEPH GOUX : En tout cas du XVIII^e siècle, Diderot, Voltaire...

JEAN-PIERRE ENARD : Rabelais, c'est une œuvre engagée, contre le catholicisme en particulier...

JEAN-JOSEPH GOUX : C'est vrai mais, dans la mesure où ça nous intéresse directement, je voyais ça plutôt comme un phénomène de bourgeoisie. Dans la société bourgeoise, le problème de l'engagement de l'écrivain se pose de façon plus aiguë... Cette question de l'écrivain engagé ou non, ça permet de s'interroger sur la décision de l'engagement ou du désengagement. Est-ce que c'est par une simple décision de l'écrivain que son œuvre sera engagée ou pas ? Je n'en suis pas sûr. Dans l'époque du roman spéculaire — j'écris que j'écris, la littérature réflexive, etc. — j'ai l'impression qu'il faut voir ça comme une sorte de symptôme de la perte de fonction sociale de l'écrivain. C'est à cause d'une certaine rupture, d'une certaine transformation sociale, l'écrivain perd sa fonction traditionnelle. Il ne reste plus alors que sa fonction à l'état pur, comme si l'existence de l'écrivain précédait toute fonction.

JEAN-PIERRE ENARD : C'est l'histoire de la poule et de l'œuf. La perte de fonction sociale, en France, est peut-être due à ce que l'écrivain produisait et non à son état même, puisque, ailleurs, il n'y a pas cette perte... En Amérique latine, la littérature joue un vrai rôle politique, social... ! Même dans les pays voisins. Fassbinder, Handke, Grass ont une importance parce qu'ils le veulent et le recherchent.

CLAUDE DELARUE : C'est un mauvais exemple. Je reviens d'Allemagne et, là-bas, il y a un désengagement total vis-à-vis même de la littérature. C'est l'arrière-garde, Grass, Böll, qui est encore cramponnée au fameux complexe de l'après-guerre. La

jeune génération n'a aucun engagement précis dans le domaine de la littérature.

G.-O. CHATEAUREYNAUD : Pividal disait que l'écrivain est en porte-à-faux vis-à-vis des trois ordres. C'est là qu'il est dans son rôle lorsqu'il est en porte-à-faux vis-à-vis des structures et des institutions. C'est là qu'il peut être lui-même et qu'il y a justement une certaine mascarade, comme Pividal l'a signalé, quand il essaie de se conformer et de rentrer dans des institutions. Il est là, non pas pour dénoncer, pour contrecarrer systématiquement, mais tout simplement pour révéler dans sa différence à lui, dans l'espèce de décalage qu'il peut faire observer à l'intérieur de son œuvre. Dans cette optique-là, l'engagement a l'air d'une invention de gens qui n'écrivaient pas ou alors d'écrivains qui avaient un problème vis-à-vis de la littérature. Comme Sartre qui n'était pas très à l'aise dans son rôle d'écrivain et hésitait entre son destin de philosophe et son destin éventuel d'écrivain. C'est dans ce malaise qu'il a le mieux étudié la notion d'engagement en littérature.

RAFAEL PIVIDAL : On a parlé de Gide. En effet, il a présidé au moment de la montée du fascisme un certain nombre de congrès mais à son corps défendant. Il n'aimait pas se mêler à la foule. Il utilisait sa notoriété d'écrivain pour soutenir une certaine cause mais sans beaucoup de plaisir. D'ailleurs, quand on lit son journal écrit pendant la guerre, au moment de l'avancée allemande, de quoi parle-t-il ? De Beethoven, de Shakespeare, de son prochain départ pour la Tunisie... Il est complètement à côté de la plaque. L'engagement, comme disait Delarue pour les écrivains allemands, ce serait plutôt l'utilisation d'un nom, pour défendre une cause, qu'une œuvre qui défende une cause. Handke, dont on a parlé, tourne autour de la solitude et du suicide de sa mère, ce n'est pas spécialement politique — encore que l'engagement ne soit pas seulement politique — si ce n'est peut-être que le suicide de sa mère est une sorte de révélation de tout le suicide de l'Allemagne pendant l'époque nazie. Mais l'engagement, ce peut-être aussi par rapport à des actes aussi triviaux et institutionnels que le mariage. Kierkegaard et Kafka... L'un et l'autre ont écrit une grande partie de leur œuvre autour de fiançailles ratées. « Est-ce que je vais me marier ou est-ce que je ne vais pas me

marier ? » Kierkegaard le dit très bien : « Ou bien... Ou bien... Les fiançailles aboutissent à une rupture. C'est la difficulté à passer le cap. C'est aussi le problème de Sartre, qui ne s'est pas marié et n'a pas eu d'enfant. A la fin, il a fait semblant d'être marié avec Simone de Beauvoir, il a fait semblant d'être père avec une jeune femme... Il y a dans l'engagement une simulation ! L'engagement est peut-être toujours du théâtre.

JEAN-PIERRE ENARD : Est-ce que l'écrivain — et tout spécialement le romancier — n'est pas quelqu'un qui passe son temps à construire son propre personnage ? A travers l'action, au sens le plus simple du mot, ses amours, ses œuvres, exactement comme un acteur chaque fois qu'il aborde un nouveau rôle. Simplement, l'écrivain n'a rien d'autre pour se guider que lui-même.

G.-O. CHATEAUREYNAUD : Quand l'engagement est authentique, il émane par un mouvement naturel et complètement mêlé à l'œuvre de l'auteur. Moi, j'avoue que ça m'ennuie et que ça me laisse incrédule. On a l'air de considérer que tout auteur est confronté à ce problème. C'est pas là-dessus que les choses se jouent. L'engagement, à la limite, est fortuit même s'il est essentiel pour l'auteur. Son malaise initial va se développer à la fois dans sa vie et dans son œuvre et se focaliser autour de thèmes justiciables d'un engagement. Mais c'est le malaise initial qui fait l'individu et qui conditionne son œuvre. Il est engagé ou il ne l'est pas, c'est accidentel et nécessaire.

ALAIN ABSIRE : Quand tu dis, Enard, que l'écrivain se comporte comme un acteur, est-ce que ça veut dire que l'engagement serait quelque chose d'extérieur, en vue d'une représentation ?

JEAN-PIERRE ENARD : Non, j'ai voulu simplement dire qu'il construit sa vie...

ALAIN ABSIRE : Par rapport aux autres ?

JEAN-PIERRE ENARD : Ce n'est pas dissociable. Aussi bien par rapport au regard des autres qu'à son propre regard ou au regard que lui-même porte sur le monde.

ALAIN ABSIRE : Si l'engagement est politique, si l'écrivain se met au service d'une cause, à ce moment-là, il y aura représentation, peut-être même récupération au profit de l'écrivain lui-même. C'est l'idée de Pividal et je la crois intéressante. Ou alors, c'est l'engagement de l'écrivain solitaire qui s'engage non